verbal, où Ğ. Ḥamdān emprunte la plume du pamphlétaire pour aborder des problèmes fondamentaux comme celui de « l'introspection collective » des Égyptiens et l'idée qu'ils se font de leur patrie (*Introd.*, t. I, p. 26-32), et de même pour la question de l'antagonisme-complémentarité du nationalisme égyptien et arabe (*Introd.*, t. I, p. 20-25; t. IV, chapitre XIII).

Ğ. Ḥamdān a décrit son ouvrage comme étant une « épopée scientifique », et a espéré que « chaque Égyptien puisse s'y retrouver » (*Introd.*, t. I, p. 60-61). Mais son livre se révèle, par bien des côtés, un manifeste nassérien « à titre posthume ». L'Égypte, profilée par Ğ. Ḥamdān, incarne, non seulement un « génie du lieu » doublé par la singularité de son entité historique et « civilisatrice », mais, de surcroît, elle est destinée à « égyptianiser » la nation arabe et à en assumer le « leadership » (*Introd.*, t. I, p. 45-47). Malheureusement, la parution de la première version a coïncidé avec la « déprime nationale » de l'après-« Guerre des Six Jours » (juin 1967). Comme si la genèse d'un édifice qui se voulait consacré à l'éloge d'une « certaine Égypte », émanait, dans un moment dramatique de l'histoire, des décombres de celle-ci, de sa défaite et de son humiliation. Pendant que « tous les désespoirs » étaient permis, Ğ. Ḥamdān entreprenait de dresser la trame d'autres espoirs. La version finale de *Šaḫṣiyyat Miṣr* (parue entre 1980 et 1984) fut livrée à une Égypte qui ne l'attendait plus guère; une Égypte qui était d'ores et déjà installée dans un autre « état d'âme » que celui, mélancolique, de la fin des années soixante. L'Égypte de l'ouverture (*infitāḥ*), ayant déjà « assimilé » la défaite de juin 1967, la mort de Gamal Abdel-Nasser en septembre 1970 et la « demi-victoire » de la guerre d'octobre 1973, se trouvait, lors de la parution de la dernière version de *Šaḫṣiyyat Miṣr*, en 1980, face à d'autres données socio-politiques problématiques, les plus notoires étant l'essor islamiste, le bouleversement socio-économique de la décennie 1975-1985, et la recomposition de la sphère socio-politique qui en découle.

Il y a plus et autre chose que les critiques que je regrette d'avoir eu à formuler à propos d'un tel ouvrage. Cependant *Šaḫṣiyyat Miṣr* demeure sans aucun doute un exemple emblématique du regard des intellectuels égyptiens sur leur éternel « Miṣr ». C'est, de surcroît, une œuvre dont l'intérêt, intrinsèque, pour les spécialistes est considérable.

Talaat EL-SINGABY
(I.R.E.M.A.M., Aix-en-Provence)

Claude CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*. Istanbul-Paris, Institut français d'études anatoliennes, 1988 (Varia Turcica, VII). 410 p. + 4 cartes.

La nouvelle édition revue et augmentée d'un ouvrage classique est toujours attendue avec beaucoup d'intérêt et c'est bien de livre classique, voire de manuel des études turques de l'Asie Mineure pré-ottomane, que l'on peut parler à propos de l'ouvrage de Cl. Cahen.

L'initiative de rééditer la *Pre-Ottoman Turkey* parue en 1968 est d'autant plus heureuse qu'elle met enfin l'ouvrage à la disposition du public francophone sous une forme qui n'est pas strictement analogue à la version anglaise : élagué de l'introduction concernant les Turcs d'Asie centrale et les Grands Seldjuqides ainsi que des chapitres sur l'art (dont l'auteur annonce la publication en un fascicule séparé), le texte français possède le grand avantage d'un appareil

BCAI 6 (1989) Cl. Cahen: La Turquie préottomane, recensé par M. Balivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de notes infrapaginales absent dans la précédente édition et d'une bibliographie rajeunie en un domaine qui a vu paraître depuis une vingtaine d'années, outre l'important ouvrage de S. Vryonis sur l'islamisation de l'Asie Mineure (1971) et plusieurs articles de A. Bryer sur la région pontique, plusieurs études d'historiens turcs qui, sur les traces de O. Turan, s'intéressent à divers égards aux Seldjuqides de Rūm (F. Sümer, A. Sevim, Y. Yücel, A.Y. Ocak, T. Baykara).

Le sujet, est-il besoin de le préciser, était particulièrement complexe, à l'image de l'Anatolie des XI^e^-XIII^e^ siècles, tout à la fois glacis de Byzance, marche de l'Islam et centre d'une *Turchia* en formation régulière malgré l'irruption franque et l'invasion mongole. Seul pouvait espérer s'y retrouver quelque peu un turcologue rompu aux sources arabes et persanes, familier des annales byzantines et du corpus de la Croisade, latin, roman ou germanique, attentif au témoignage arménien, syriaque ou géorgien, et ne négligeant pas les informations épigraphiques, numismatiques et monumentales.

C'est dire le caractère irremplaçable de l'ensemble de l'œuvre turcologique de Cl. Cahen et de cet ouvrage en particulier.

Le livre est d'abord une mise en garde contre les erreurs de méthode et les illusions d'optique qui guettent le chercheur en histoire turque médiévale. Le premier risque consiste à « ottomaniser » l'époque seldjuqide en lui prêtant des conditions qui ne sont pas les siennes et en l'intégrant à titre de préface ou d'avant-propos dans le processus de développement de l'empire ottoman (p. 108, 144, 176). La tendance est ancienne puisqu'elle remonte à l'abréviateur ottoman d'Ibn Bībī, le chroniqueur Yazidji-Oghlu qui a trop été utilisé sans référence à sa source (p. 106).

Un autre danger de tassement chronologique serait de réduire la situation de l'Asie Mineure pré-mongole à celle de la période des Īlkhāns (après 1243), plus riche en documentation. Le plan de l'ouvrage en périodisant fortement les deux époques évite cet écueil (1^re^ et 2^e^ parties : Histoire, société et institutions avant les Mongols; 3^e^ partie : la période mongole).

Il convient aussi, et l'auteur insiste sans cesse sur cet impératif, de bien distinguer les régions et leurs conditions propres, de ne pas faire, par exemple, du Diyār Bakr médiéval une province anatolienne, de ne pas confondre le pays dānishmendide et la partie de l'Asie Mineure centrée sur Konya, de ne pas sous-estimer l'évolution particulière de la Turquie orientale autour d'Erzurum (p. 3, 33, 49).

Très prudente doit être aussi l'analyse concernant les rapports Turcomans - pouvoir central, le problème de la turquisation (qui ne veut pas dire nécessairement islamisation), celui de la continuité ou de la rupture en histoire rurale, institutionnelle, fiscale entre Rūm et Byzance, entre Anatolie et monde arabo-persan, etc.

Respect de la complexité des phénomènes évolutifs et méfiance à l'égard de toute schématisation président donc à chaque page d'un ouvrage dont la densité d'expression ne doit pas masquer la diversité des pistes d'études qu'il révèle et invite à poursuivre dans l'avenir selon des principes élaborés ici et ailleurs par l'auteur.

Quelques exemples relevés entre beaucoup d'autres au fil de la lecture illustreront partiellement richesse thématique et méthodologie de la nuance qui caractérisent cette étude.

La prise de possession « psychologique » de l'Asie Mineure par les Turcs dure un siècle : l'auteur montre que si la bataille de Manzikert ouvre le pays aux Seldjuqides en 1071, Alp-Arslân

BCAI 6 (1989) Cl. Cahen: La Turquie préottomane, recensé par M. Balivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

considère que, sous quelque rapport, il dépend encore de Byzance. Ce n'est véritablement que la bataille de Myrioképhalon (1176) qui consacre en Anatolie « ... un État turc définitif et complètement indépendant » (p. 46).

L'unification seldjuqide passe par une politique expansionniste au détriment des rivaux Dānishmendides, Saltuqides et Mangudjaqides (p. 49). La stabilité passe aussi par la mise au pas des Turcomans, révoltés en 1185-1187 (p. 55), et surtout en 1240 (la révolte des Bābāis), mais dans l'ensemble bien tenus en main jusqu'aux Mongols (p. 206).

L'apogée du sultanat de Rūm se situe dans la première moitié du XIII[e] et juste avant l'irruption mongole « ... Kay-Khusraw II était avec le souverain de l'Égypte le prince le plus puissant du Proche-Orient » (p. 94).

Dès la fin du XII[e] et au XIII[e] s., époque mongole comprise, la spécificité anatolienne s'accentue de l'aveu même des étrangers : l'Occident commence à appeler « Turquie » la seule Asie Mineure, à l'exclusion des autres régions dominées par les Turcs, Syrie ou autres (p. 105). Les autres musulmans eux-mêmes ressentent ce pays comme différent du reste du monde islamique, par ses mœurs plus libres, par l'importance numérique unique en Islam de l'élément chrétien (10/1 selon Rubrouk, p. 162), par la relative symbiose en Rūm entre Seldjuqides et leurs voisins ou sujets grecs, arméniens ou géorgiens (intermariages, etc., p. 164).

Pour la période pré-mongole, l'auteur fournit d'importantes précisions sur l'état économique du pays qui, après les désolations du XI[e] siècle dues au choc premier de l'invasion, connaît une prospérité incontestable (p. 114-116).

Le chapitre 3 de la deuxième partie est consacré au régime des terres et de l'impôt. En ce domaine également il faut éviter les anachronismes : l'*iqṭāʿ* seldjuqide ne doit pas être forcément confondu avec le *tīmār* ottoman (p. 141).

Quant aux institutions et à l'administration, centrales ou provinciales, civiles ou militaires (2[e] partie, chap. 6 et 7), l'auteur en dresse un tableau méthodique, signalant les adaptations au cas de Rūm, les créations originales, les variantes régionales.

La bataille de Köseh-Dāgh en 1243 marque l'établissement du protectorat mongol sur l'Anatolie turque.

Il faut cependant, ici aussi, bien distinguer une première période de semi-autonomie seldjuqide (jusqu'en 1277), marquée par l'effacement progressif du sultan, relayé par quelques fortes personnalités de hauts fonctionnaires comme le Pervâneh Muʿīn al-Dīn (3[e] partie, chap. 2), seul interlocuteur réel devant l'Īlkhān mongol.

Les deux dernières décades du XIII[e] s. sont caractérisées par le gouvernement direct des Mongols sur Rūm (3[e] partie, chap. 4), un accroissement de la turbulence turcomane et une tendance à l'autonomie des gouverneurs mongols eux-mêmes, ce qui annonce l'échiquier anatolien de l'époque des Beyliks (XIV[e]) : émirats turcomans complètement indépendants en Asie Mineure occidentale, principautés mongoles turquifiées dans le Centre et à l'Est (Tīmūrtash, Eretna).

La période mongole voit, par rapport à l'époque précédente, s'amplifier plusieurs phénomènes : le pays se modifie ethniquement par un apport plus massif des tribus turques centrasiatiques (p. 299) qui font reculer les zones agricoles au profit des terrains de parcours pastoraux, tout en s'entendant souvent à l'amiable avec les paysans indigènes (p. 300, 301).

BCAI 6 (1989) Cl. Cahen: La Turquie préottomane, recensé par M. Balivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Si les grandes métropoles subsistent (3e partie, chap. 3), les centres urbains moyens ont tendance à se développer (Kayseri, Sivas). Les mouvements artisanaux de *akhīs* s'y renforcent jusqu'à remplacer parfois le pouvoir politique (Ankara, p. 159). L'influence iranienne croît (institutions, personnel, culture), tandis que les Turcomans, qui ne s'iranisent pas plus qu'ils ne s'étaient jadis hellénisés, établissent solidement leur pouvoir autour de Larenda et sur les marches byzantines. Ce sont eux qui finiront par l'emporter et sur les Mongols et sur les musulmans iranisés des villes.

« Face aux Mongols, qui tiennent le centre de l'Anatolie, les grands nœuds routiers, les Turcomans s'organisent sur la périphérie. En un sens, c'est à la périphérie que se trouve la Turquie. Et lorsque l'affaiblissement des Mongols laissera le centre progressivement vide de dynamisme propre, c'est à partir de la périphérie que se refera la Turquie » (p. 300).

Un regret en terminant : c'est qu'un texte aussi riche ne soit pas accompagné d'une cartographie de même qualité (c'était déjà le cas de l'édition anglaise). Le lecteur a parfois du mal à comprendre le détail de telle opération militaire (la campagne d'al-Kāmil par exemple, p. 87), ou à localiser telle ville ou telle région. La toponymie médiévale retenue — à juste titre d'ailleurs — n'est pas toujours un guide facile à suivre, en l'absence de son équivalent moderne (Makri, p. 117, correspond à l'actuel Fethiye; le fleuve Sangarios, p. 30, 34, est identique à la rivière Sakarya, p. 272. Par contre, Daranda-Darende, p. 231, ne doit évidemment pas être confondue avec Laranda-Karaman, p. 374). Signalons à ce sujet l'utilité pour l'Anatolie centrale des *Tabulæ imperii byzantini* (éd. Hild et Restle, Vienne, 1981 et 1984), car elles signalent, pour un même lieu, tous les toponymes connus, qu'ils soient antiques, byzantins, turcs anciens ou modernes.

Ce livre donc, s'il n'est pas le « volume définitif » qu'aurait souhaité l'auteur, comme il le dit trop modestement dans sa préface, a toutes les chances de rester pour de nombreuses années encore le point de départ obligatoire de toute juste analyse du monde turco-anatolien avant les Ottomans.

Michel BALIVET
(Université de Provence)

Ann K.S. LAMBTON, *Continuity and change in Medieval Persia. Aspects of administrative, economic and social history, 11th-14th century*. Londres, L.B. Tauris and Co. Ltd., 1988. XIII + 425 p., glossaire, bibliographie, 8 tableaux généalogiques, 5 cartes, index.

Le premier mérite de l'ouvrage est de traiter ensemble deux périodes dont la seconde — celle des Īlkhâns — marque, du moins plusieurs décennies durant, une rupture avec la première — celle des Seldjoukides —, demeurée sous le signe de la continuité islamique. Depuis toujours intéressée par les problèmes de gouvernement (cf. une série d'études rééditées en recueil, *Theory and practice in Medieval Persian government*, Londres, Variorum Reprints, 1980), Mlle Lambton, la meilleure autorité en histoire de l'Iran médiéval et moderne, reprend ces thèmes familiers et en développe certains aspects, dans les six premiers chapitres (1. Le vizirat. — 2. La loi et son administration. — 3. Terres d'État et terres de la Couronne. — 4. La propriété foncière et son administration. — 5. Agriculture et irrigation. — 6. L'administration fiscale) auxquels

BCAI 6 (1989) Cl. Cahen: La Turquie préottomane, recensé par M. Balivet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net